

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Innocence et culpabilité. Introduction à la lecture de  
«La Chute» d'Albert Camus

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 265-275

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Innocence et culpabilité*

## ***Introduction à la lecture de la « La Chute » d'Albert Camus***

« Ferez-vous un long séjour à Amsterdam ? Belle ville, n'est-ce pas ? Fascinante ? Voilà un adjectif que je n'avais pas entendu depuis longtemps. »<sup>1</sup> Cet adjectif que prononce l'interlocuteur invisible de Jean-Baptiste Clamence dès la deuxième page de *La Chute*, conviendrait bien à l'œuvre elle-même.

Livre en effet fascinant que cette confession à la fois délirante et lucide, froidement cynique et habilement trompeuse, où l'auteur mêle avec un exceptionnel brio les tons et les styles les plus divers, de l'ironie grinçante au lyrisme, en passant par l'éloquence, le sarcasme, la confiance, le tragique, la désinvolture et le sanglot.

Œuvre du même coup difficile, toute en allusions, annonces, dérobades, reprises et digressions. Comme le note R. Quillot dans son introduction : « Plus nous avançons dans la connaissance de Clamence, et plus il nous échappe. Il parle, et s'évanouit derrière le rideau du langage » (II, 2003).

L'entreprise la plus passionnante serait bien de s'en tenir à ce « rideau » et, sans vouloir ni le percer ni l'écarter, de saisir à travers lui et grâce à lui ce que sa transparence dévoile en voulant le cacher. Nous nous contenterons cependant ici d'introduire le couple de notions qui semble bien former le cœur de l'œuvre : l'innocence et la culpabilité.

Pour comprendre la position du problème dans *La Chute*, un coup d'œil sur l'œuvre antérieure de Camus sera d'abord nécessaire. Un second

<sup>1</sup> *La Chute*, Pl. I, 1476. Toutes les références aux œuvres de Camus renvoient à l'édition qu'en a donnée R. Quillot dans la collection de la Pléiade, deux volumes cités Pl. I (Théâtre, récits, nouvelles) et Pl. II (Essais).

article essaiera de montrer en quoi consistent la nostalgie de l'innocence et le sentiment irréprouvable de culpabilité chez J.-B. Clamence, et cherchera pourquoi toutes les tentatives de solution esquissées dans le roman sont finalement vouées au même échec.

### Avant « La Chute »

Camus a 25 ans quand il publie *Noces*, la première œuvre qui nous intéresse ici. Sans vouloir analyser l'œuvre dans son ensemble, qu'il nous suffise de relever le fait suivant, capital pour notre propos : le bonheur décrit dans *Noces*, cette joie de vivre qui est faite de l'ivresse du soleil sur la mer et des violents parfums de la terre d'Afrique, se confond avec l'expérience d'une sorte d'innocence primitive.

C'est parce qu'il est innocent comme la mer et le soleil que l'homme peut célébrer ce « jour de noces avec le monde » sans avoir, comme « l'imbécile », honte d'être heureux et « peur de jouir ». Cette communion avec le monde renforce par ailleurs le sentiment de l'innocence : au soir d'un tel jour de noces, dit Camus, « j'avais au cœur une joie étrange, celle-même qui naît d'une conscience tranquille » (II, 60).

Que cette innocence soit amoral n'est pas la question. On la dirait d'ailleurs plutôt pré-morale. Aux yeux de Camus, elle est en tout cas pré-chrétienne, et la nudité des corps sur les plages d'Alger continue « l'insolence et la naïveté grecques », rejoignant par-dessus l'histoire « les gestes magnifiques des athlètes de Délos » (II, 69).

Il y a au cœur de cette ivresse de vie quelque chose qui évoque la santé et la liberté d'un jeune animal ; quelque chose qui n'est pas au-dessus de la distinction du bien et du mal, mais en dehors de l'univers moral où règnent ces notions. Evoquant une soirée au dancing de la plage, Camus décrit longuement et très physiquement « une grande fille magnifique qui avait dansé tout l'après-midi » et qui continue de valser après la tombée de la nuit ; il note en conclusion : « L'idée que je me fais de l'innocence, c'est à des soirs semblables que je la dois » (II, 71). Il s'agit là d'une sorte de donnée première de la conscience : « Il y a des mots que je n'ai jamais bien compris, comme celui de péché » (II, 76).

C'est peut-être pourquoi l'on songe, par instants, à un paradis terrestre d'avant la faute, quelque chose comme une « innocence originelle ». N'est-ce pas là en effet que nous renvoie, sans le savoir peut-être, le

couplet qui termine la première partie de *Noces*, aboutissant à la vision de cet homme (on dirait le premier homme au premier jour du monde) debout au bord de la mer et qui sourit à la lumière du ciel ?

*Ce n'était pas moi qui comptais, ni le monde, mais seulement l'accord et le silence qui de lui à moi faisait naître l'amour. Amour que je n'avais pas la faiblesse de revendiquer pour moi seul, conscient et orgueilleux de le partager avec toute une race, née du soleil et de la mer, vivante et savoureuse, qui puise sa grandeur dans sa simplicité et debout sur les plages, adresse son sourire complice au sourire éclatant de ses ciels.*

(II, 60)

Que nous ne nous trompions pas, Camus lui-même enfin nous en est garant. En 1939, évoquant à nouveau les mêmes lieux que *Noces*, il écrit dans *L'Été* : « Ce sont ici les terres de l'innocence » (II, 829).

La troisième partie de *Noces* décrivait complaisamment le style de vie de cette jeunesse innocente. Or — on ne l'a pas suffisamment remarqué — le comportement de Meursault, le héros de *L'Étranger*, trouve là sa meilleure explication.

Les hasards de l'édition, qui ont fait paraître *Le Mythe de Sisyphe* quelques mois à peine après *L'Étranger*, ont orienté toute la critique du roman en fonction de l'essai philosophique, l'article célèbre de Sartre ayant donné le ton. Mais si *Le Mythe* éclaire effectivement le sens de *L'Étranger*, il n'en reste pas moins que l'on ne peut couper les attaches de Meursault avec l'univers de *Noces* ; finalement, les trois œuvres semblent bien ne faire qu'un tout<sup>2</sup>.

Certes, on a passé du lyrisme trop somptueux et un peu scolaire de *Noces* au dépouillement narratif le plus complet et le plus réussi. Mais la nudité du langage au début de *L'Étranger*, n'est-elle pas le reflet de la pauvreté — pour ne pas dire de l'absence — du verbe intérieur et ne nous renvoie-t-elle pas justement à ces jeunes gens d'Alger qui ne

<sup>2</sup> Cf., dans *Le Mythe de Sisyphe*, un passage comme celui-ci : « [L'homme absurde] n'entend pas la notion de péché... On voudrait lui faire reconnaître sa culpabilité. Lui se sent innocent. A vrai dire, il ne sent que cela, son innocence irréparable » (II, 137). Ou encore : « Un esprit pénétré d'absurde... est prêt à payer. Autrement dit, si, pour lui, il peut y avoir des responsables, il n'y a pas de coupables » (II, 150). L'éclairage est peut-être différent, la pensée, peut-être, s'est approfondie, mais il ne serait pas difficile de montrer que l'identité des formules n'est pas qu'une rencontre fortuite.

vivent que par l'immersion de leur corps dans l'eau et la lumière, et dont la conscience réflexe semble n'être pas encore éveillée ? Écoutons plutôt Camus nous les présenter : « Ici, l'intelligence n'a pas de place comme en Italie. Cette race est indifférente à l'esprit. Elle a le culte et l'admiration du corps » (II, 74).

Il faudrait relire les bribes informes de dialogue dispersées dans *Noces*, tout au moins l'extraordinaire morceau que Camus cite en note à la page 77 : stylisation littéraire mise à part, c'est le ton de *L'Étranger* dans sa première partie.

Et lorsqu'on voit Meursault tout entier livré à la sensation et à l'instant, ne vibrant qu'au soleil et ne coulant sa vie qu'au rythme du temps extérieur, « étranger » surtout aux conceptions traditionnelles du bien et du mal et à toute ouverture religieuse, on ne peut que penser toujours qu'il est une illustration vivante de ce que *Noces* nous apprend dans sa langue plus prétentieuse : « Entre ce ciel et ces visages tournés vers lui, rien où accrocher une mythologie, une littérature ou une religion, mais des pierres, la chair, des étoiles et ces vérités que la main peut toucher » (II, 74-75).

Meursault n'est-il pas finalement le frère de ce Vincent dont parle une note de *l'Été à Alger* ? (On nous excusera de la citer dans la crudité de son langage : c'est à nouveau, littérature à part, l'atmosphère même de *L'Étranger*.)

*Mon camarade Vincent, qui est tonnelier et champion de brasse junior, a une vue des choses encore plus claire. Il boit quand il a soif, s'il désire une femme cherche à coucher avec, et l'épouserait s'il l'aimait (ça n'est pas encore arrivé). Ensuite, il dit toujours : « Ça va mieux » — ce qui résume avec vigueur l'apologie qu'on pourrait faire de la satiété.*

(II, 69, note)

Ainsi donc, Meursault jouit encore de l'innocence partout présente dans *Noces*. Et ceci vaut pour le meurtre de l'Arabe comme pour le reste. Il dit bien quelque part que « l'on est toujours un peu fautif », mais la remarque s'applique au domaine artificiel d'une société qu'il récuse, et n'atteint pas le plan moral. Il l'explique d'ailleurs à l'aumônier de la prison : « Je lui ai dit que je ne savais pas ce qu'était un péché. On m'avait seulement appris que j'étais un coupable, je payais, on ne pouvait rien me demander de plus » (I, 1206-7).

Concluons. Malgré meurtre, jugement et condamnation à mort, *L'Étranger* ne nous a rien appris de nouveau sur l'innocence et la culpabilité.

Les choses vont bien changer avec le roman suivant. C'est que de mai 1940, date où *L'Etranger* est terminé, jusqu'au printemps 1946 où il achève *La Peste*, Camus a lui-même eu le temps de changer.

Plusieurs expériences l'ont marqué de façon définitive. La guerre l'ayant chassé d'Algérie où son activité de journaliste ne plaît pas aux services de la censure, il a fait connaissance avec la noirceur et le brouillard des villes françaises, surtout les banlieues des grands centres industriels, la crasse et la fumée de leurs usines. Qu'est devenu le paradis terrestre de l'Afrique du Nord, ses ciels, sa mer et son soleil ? C'est maintenant l'enfer gris de la saleté : « A mon avis, écrit Camus en 1943, si l'enfer existait, il devait ressembler à ces rues interminables et grises où tout le monde était habillé de noir. »

Sans compter que dans de telles conditions, la santé de Camus, qui souffrait de tuberculose depuis quelques années, ne s'améliore pas. La nudité grecque sur les plages, c'est très bien quand on est jeune, sain, et qu'on habite Alger. Mais dans les quartiers ouvriers de Saint-Etienne, avec des poumons malades ?

De plus, à Belcourt ou Bad el Oued, la lumière transfigure tout : les richesses que le monde vous prodigue compensent n'importe quelle misère. Les faubourgs des villes européennes, eux, dégradent la pauvreté en misère. Et voilà Camus qui se découvre le frère de ces déshérités, avide tout d'un coup de communion et de solidarité dans la souffrance : « Ouvriers français — les seuls auprès desquels je me sente bien, que j'aie envie de connaître et de « vivre ». Ils sont comme moi. »

Enfin il y a eu la guerre, l'absurdité de ses malheurs, et cette monstrueuse complicité qu'elle a trouvée dans le cœur des hommes. Quand est venue la paix, on pouvait croire que c'en serait fini de la torture, des camps, des mises à mort. C'était ne pas compter avec les haines et les vengeances de la Libération. Camus comprend alors que la souffrance, aggravée encore par la cruauté de l'homme, est une donnée première de la condition humaine, et qu'il lui faudra désormais toujours en tenir compte : « Nous étions dans l'Enfer, écrit-il deux ans après la Libération, et nous n'en sommes jamais sortis ! Depuis six longues années, nous essayons de nous en arranger. »

On devine dès lors la distance qui séparera *La Peste* de *Noces* ; elle tient presque toute dans l'opposition bien connue de ces deux phrases : « Il n'y a pas de honte à être heureux » (*Noces*, II, p. 58) et : « Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul » (*Peste*, I, p. 1387). La honte, nous la retrouverons dans *La Chute* ; notons simplement ici qu'elle apparaît liée à l'égoïsme ou, pour mieux dire, à l'isolement, à la fuite, au refus d'engagement dans une lutte commune contre le malheur qui

accable « les autres » : solitaire ou solidaire, tout le problème maintenant en est là.<sup>3</sup>

Il n'y aurait peut-être pas de faute à se désolidariser de la lutte contre le malheur général, si l'on n'était pour rien dans l'existence de ce malheur (c'est le problème de Rambert, le journaliste). Mais hélas, tout homme est pestiféré, tout homme sème la peste autour de lui, comme nous l'apprend Tarrou dans un passage qui est essentiel du point de vue qui nous occupe.

Il faudrait relire ces pages en entier, sans omettre l'admirable final que constitue le bain de mer des deux amis<sup>4</sup>. Contentons-nous de relever les points les plus importants.

« Quand j'étais jeune, commence Tarrou, je vivais avec l'idée de mon innocence, c'est-à-dire avec pas d'idée du tout » (p. 1418). Après ce qui a été dit plus haut, à propos de *Noces* et de *L'Etranger*, concernant l'innocence antérieure à l'éveil de la conscience, il n'est pas nécessaire d'attirer longuement l'attention sur la portée de cette phrase toute simple.

« Un jour, j'ai commencé à réfléchir » (p. 1418). C'est presque toujours comme cela chez Camus : il arrive « un jour » où tout commence vraiment<sup>5</sup>. C'est le jour où l'on se met à réfléchir : « Tout commence par la conscience » dit le Mythe de Sisyphe (II, 107). Ce dont Tarrou a pris conscience, c'est que des hommes en font mourir d'autres, et que rien au monde jamais ne justifie qu'on prive un homme de la vie.

Or, comme la société est bâtie sur le meurtre, c'est-à-dire sur la peine de mort prononcée au nom de la société par les tribunaux qui la représentent, tout homme qui ne lutte pas contre une telle société est complice, donc coupable, même s'il ne le sait pas : « Je souffrais de la peste bien avant de connaître cette ville et cette épidémie. C'est assez dire que je suis comme tout le monde » (p. 1418). (On aura compris que la peine de mort est ici un symbole sans cesser d'être une odieuse réalité.)

<sup>3</sup> « S'il y a une évolution de *L'Etranger* à *La Peste*, écrivait Camus en 1955, elle s'est faite dans le sens de la solidarité et de la participation » (I, 1966). — Le jeu de mot « solitaire/solidaire » servira de conclusion à *Jonas*, l'avant-dernière nouvelle de *L'Exil et le Royaume* (I, p. 1652).

<sup>4</sup> I, 1415-1427.

<sup>5</sup> Cf. dans *L'Etranger* la fin de la première partie : « C'est là, dans le bruit sec et assourdissant, que tout a commencé » (I, 1166). Dans *Le Mythe de Sisyphe* : « Un jour seulement, le pourquoi s'élève, et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement » (II, 107). Dans *La Chute* : « Oui, je crois bien que c'est alors que tout commença » (I, 1495).

Mais comment lutter contre la société sans risquer de tuer des hommes, sans en tuer, effectivement et volontairement ? Tarrou, comme Camus, s'était inscrit au parti communiste : mais le parti communiste tue ses adversaires. On a bien essayé d'expliquer à Tarrou que « ces morts étaient nécessaires pour amener un monde où l'on ne tuerait plus personne » (p. 1421), mais le raisonnement ne l'a pas convaincu et, comme Camus toujours, et pour les mêmes raisons, il a quitté le parti<sup>6</sup>.

Il sait dorénavant que personne n'est « pur » ; d'un côté comme de l'autre, on est complice du meurtre : « J'ai appris cela, que nous étions tous dans la peste, et j'ai perdu la paix... Chacun la porte en soi, la peste, parce que personne, non, personne au monde n'en est indemne » (p. 1423). Alors paraît la honte : « Cela fait longtemps que j'ai honte, honte à mourir d'avoir été, fût-ce de loin, fût-ce dans la bonne volonté, un meurtrier à mon tour » (p. 1423).

Est-ce la prise de conscience d'une culpabilité d'ordre moral ? Peut-être ; mais Camus, toujours modeste et se défiant apparemment des grands mots, préfère ne pas insister. Tout le monde connaît les dernières répliques de cette conversation :

— *En somme, dit Tarrou, ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment on devient un saint.*

— *Mais vous ne croyez pas en Dieu.*

— *Justement. Peut-on être un saint sans Dieu, c'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui* (p. 1425).

En résumé, on peut dire ceci : l'idée implicite de l'innocence, fondée sur la possession d'un bonheur qui s'abstient de réfléchir sur lui-même, s'écroule lorsque, découvrant la souffrance des autres, l'activité réflexive de la conscience intellectuelle ouvre la voie qui mène à la conscience morale et au sens de la faute.

Il faut insister sur le fait que « tout commence » par la découverte du malheur **des autres** — et que tout risque de s'arrêter là. Le problème moral, pour Camus, restera circonscrit dans le domaine du « moi et les autres », avec quelques retours angoissés au « moi et moi » ; mais son incapacité à déboucher dans la sphère du « moi et l'Autre (= Dieu) » consacrerait l'échec consigné dans *La Chute*. — Il faut maintenant nous acheminer vers ce problème.

<sup>6</sup> Camus note dans ses *Carnets* : « Je ne suis pas fait pour la politique, puisque je suis incapable de vouloir ou d'accepter la mort de l'adversaire. »



## Vers « la Chute »

Passons rapidement sur les quatre années qui suivent la parution de *La Peste*. Elles sont toutes dominées par des soucis d'ordre politique : éclatement de l'équipe rédactionnelle du journal *Combat*, dont Camus se retire ; appels en faveur de divers condamnés à mort, tant communistes qu'anciens collaborateurs ; rupture avec Merleau-Ponty ; composition des *Justes* (c'est une tentative de solution au problème de Tarrou : a-t-on le droit de tuer pour préparer l'avènement d'un monde où personne ne tuera plus personne ?).

Entre-temps, Camus voyage, passe de longs mois à soigner une santé de plus en plus mauvaise, et surtout travaille à *L'Homme Révolté*.

La parution de cet essai philosophique en octobre 1951 va provoquer la vertueuse indignation des intellectuels de gauche. La revue *Temps Modernes* prend feu et, sous la baguette de Sartre, orchestre la campagne de protestations et d'injures. Elle durera plus d'un an, mais dès août 1952, la rupture avec Sartre est consommée. Camus, qui s'est défendu avec une rare dignité contre les insultes souvent fielleuses de son adversaire, en sort profondément et à jamais meurtri.<sup>7</sup>

La raison de cette querelle ? Encore et toujours le problème de Tarrou, et la condamnation du communisme. Camus, qui croit maintenant à la morale parce qu'il croit à une Justice et à l'existence d'un bien et d'un mal en soi, dénonce comme injuste la dictature stalinienne et l'imposture qui prétend libérer les hommes en les asservissant au « terrorisme d'Etat ». Si l'on prétend que cela est temporairement nécessaire, il rétorque qu'il est inadmissible de tolérer et même d'aggraver la souffrance actuelle en vue d'un paradis futur ; l'au-delà de l'Histoire est une supercherie au même titre que l'au-delà de la Résurrection : seule compte la souffrance présente, et les marxistes se trompent autant, et pour les mêmes raisons, que les chrétiens.

Se voir assimilés avec cette désinvolture aux disciples du Christ, avouons que pour les bien-pensants de l'athéisme, c'était assez vexant ; durus est hic sermo ! Mais comme il n'a pas grand-chose à répliquer sur le plan théorique, Sartre contre-attaque en visant l'homme. Et il sait ce qui fait mouche. Voilà donc que l'on nous présente un Camus retiré dans sa tour d'ivoire, pontifiant et ayant beau jeu de condamner ceux

<sup>7</sup> Voir une bonne relation de cette pénible affaire dans A. Blanchet, *Littérature et spirituel I*, pp. 270-279.

qui osent « se mouiller » ; parce que lui n'a pas le courage de le faire, il peut bien se vanter d'avoir les mains propres : c'est tout simplement qu'il n'a pas de mains, ou — pire — qu'il ne s'en sert pas.

Mais écoutons plutôt J.-P. Sartre lui-même : « Si vous êtes le frère des misérables, comment donc l'êtes-vous devenu ? Par la condition ?... Vous êtes un bourgeois, comme Jeanson et comme moi. Par le dévouement, alors ?... Vous ressemblez d'assez loin à saint Vincent de Paul et à une " sœur " des pauvres. Leur frère ? Non. Vous êtes un avocat qui dit : " ce sont mes frères ". J'ai trop entendu, voyez-vous, de discours paternalistes : souffrez que je me méfie de ce fraternalisme-là. » (Cité par Blanchet, p. 278.)

D'un autre côté maints critiques, de nombreux catholiques en particulier, frappés chez Camus par l'honnêteté intellectuelle dont font preuve autant l'homme que l'écrivain, et se souvenant de la « sainteté sans Dieu » que rêve Tarrow, « élaborent la légende de la sainteté laïque d'un Camus vertueux. » (R. Quillot, Pl. I, p. XXXIV.) Cette opinion qui s'est fait jour dès la parution de *La Peste*, n'a cessé de prendre de l'ampleur, au grand agacement du bénéficiaire : « Chaque fois que quelqu'un se mêle de parler de mon honnêteté, il y a quelque chose qui frémit audedans de moi. »<sup>8</sup>

De tout cela, Camus va se décharger dans une nouvelle qui, pour l'instant, n'a pas encore trouvé son titre. Il semble viser un triple but.

D'abord en caricaturant jusqu'à la monstrosité le tricheur et l'« embusqué » qu'on lui reproche d'être, il veut réfuter par l'absurde les allégations de ses adversaires : ce n'est pas pour rien qu'il fait de son héros l'avocat hypocrite auquel Sartre le comparait.

Ensuite, il peut attaquer à son tour, en parsemant l'œuvre de remarques féroces sur « nos intellectuels, nos philosophes, nos athées de bistrots, les cafés spécialisés où se réunissent nos humanistes professionnels, nos grands hommes du moment, etc., etc. ». Mieux : faisant de cet auto-portrait un miroir, il invitait les existentialistes de tout poil à se regarder tels qu'ils sont eux-mêmes. En effet, s'il donne à Clamence le peu reluisant métier de « juge-pénitent », c'est à l'équipe de *Temps Modernes* qu'il songe, comme en témoigne cette note des *Carnets* de novembre 1954 : « Existentialisme : quand ils s'accusent, on peut être certain que c'est pour accabler les autres : des juges-pénitents. » (Cité par R. Quillot, p. 2001, note.)

<sup>8</sup> Cité par R. Quillot, 1, 2001.

Enfin Camus pensait trouver là l'occasion de crever une bonne fois cette irritante baudruche qui avait nom « Camus le Juste »<sup>9</sup>. Depuis 1950 en tout cas, sinon avant, il était inquiet et s'interrogeait lui-même : les *Carnets* reviennent fréquemment aux idées de culpabilité, hypocrisie, mensonge, etc. Etant de plus en plus persuadé que l'absence d'amour est la caractéristique de notre temps, il semble se demander avec angoisse si ce siècle sans amour n'a pas déteint sur lui. D'où peut-être le rêve d'exorciser la menace et de se libérer par une œuvre littéraire.

Œuvre complexe, on le voit, dès sa conception première. Mais les choses n'en resteront pas là. Ayant pris corps, le sujet va imposer sa volonté à l'auteur. Se creusant, s'amplifiant, il fera éclater les cadres où on voulait le contenir. Chaque version comprendra des développements nouveaux, et d'élargissement en élargissement, ce qui devait n'être que la première nouvelle de *L'Exil et le Royaume* deviendra un roman autonome. En même temps, sa portée se généralise alors que, paradoxalement, les traits autobiographiques se multiplient. Il semble que l'évolution se laisse deviner, ou du moins qu'on puisse l'imaginer de la façon suivante.

Désireux d'abord simplement de régler leur compte aux juges-pénitents de l'existentialisme tout en se débarrassant des coups d'encensoir immérités que d'autres lui prodiguent, heureux d'autre part d'y trouver en même temps l'occasion d'un examen de conscience personnel, Camus rapidement se prend au jeu, et le jeu devient tragédie. On ne creuse pas impunément à certaines profondeurs du cœur : passé le seuil interdit, les différences que la surface faisait croire essentielles finissent par se confondre dans le dernier cercle de l'enfer :

*Avez-vous remarqué que les canaux concentriques d'Amsterdam ressemblent aux cercles de l'enfer ? L'enfer bourgeois, naturellement peuplé de mauvais rêves. Quand on arrive de l'extérieur, à mesure qu'on passe ces cercles, la vie, et donc ses crimes, devient plus épaisse, plus obscure. Ici, nous sommes dans le dernier cercle. (...) Vous comprenez alors pourquoi je puis dire que le centre des choses est ici, bien que nous nous trouvions à l'extrémité du continent (I, 1481).*

Où est maintenant le vrai Camus ? Où sont les faux Camus fabriqués par des ennemis malveillants ou des amis bien intentionnés ? Où est le Camus que Camus croyait être ? — Il ne reste plus que Jean-Baptiste Clamence.

<sup>9</sup> C'est le titre du livre que publiera G. Hourdin aux Editions du Cerf quelques mois après la mort de Camus.

Qui est-il, celui-là ? Tout le monde et personne, un mythe, un « héros de notre temps »<sup>10</sup>, le symbole de notre siècle sans amour, Camus, vous, moi.

Dans ce « jeu de glaces étudié », comme Camus définit ce roman (I, 2006), chacun renvoie à tous une image qui est la sienne et celle des autres. Et qu'importe « s'il est bien difficile de démêler le vrai du faux » (I, 1535) dans toute cette histoire : rien de moins concrètement existant qu'un mythe, mais rien de plus réel.

Clarence « est-il un cas particulier, ou l'homme du jour ? » demandait Camus en présentant son œuvre au public (I, 2006). Mais Clarence avait lui-même répondu :

*Je mêle ce qui me concerne et ce qui regarde les autres. Je prends les traits communs... l'homme du jour enfin, tel qu'il sévit en moi et chez les autres. Avec cela, je fabrique un portrait qui est celui de tous et de personne... Quand le portrait est terminé, comme ce soir, je le montre, plein de désolation : « Voilà, hélas ! ce que je suis. » Le réquisitoire est achevé. Mais, du même coup, le portrait que je tends à mes contemporains devient un miroir (I, 1545).*

« Mes contemporains, l'homme du jour, notre siècle » : ne s'agit-il vraiment que de cela, ou faut-il élargir le mythe jusqu'à l'universel, jusqu'à l'homme de toujours ? Ces déchirants regrets d'une innocence à jamais enfuie, cette brûlure causée par la honte de l'irrécusable culpabilité, ces cris de rage qui se brisent en un sanglot devant l'inanité de toute échappatoire, cela ne concerne-t-il pas le fond même de la condition humaine telle que Camus la découvre à 40 ans ?

Si tel est le cas, il nous restera donc à considérer cet homme qu'on nous présente dans la nudité de son état, et de voir s'il n'est pas pour lui de salut. « Camus doit être rangé dans la littérature du bonheur et non point dans celle du salut », écrivait Charles Moeller en 1953<sup>11</sup>. C'était trois ans avant la parution de *La Chute* ; il faut voir si ce jugement tient toujours.

Joseph Vogel

<sup>10</sup> C'est le titre, nous dit Camus dans un article du *Monde* le 31 août 1956, qu'il aurait voulu donner à ce roman (cf. PI, I, p. 2002).

<sup>11</sup> *Littérature du XX<sup>e</sup> siècle et Christianisme I*, p. 31 (Casterman, 1953).